



La collection de poche des éditions Zulma

La République de l'imagination

Azar Nafisi est née à Téhéran. Elle a vécu et enseigné en Iran en s'opposant aux mesures de restriction des libertés avant de s'exiler à Washington avec sa famille en 1997. Son premier livre, *Lire Lolita à Téhéran*, remporte un succès phénoménal à travers le monde : il a été traduit en plus de trente langues et couronné par de nombreux prix, dont le Prix du meilleur livre étranger 2004 et le Grand Prix des lectrices de *Elle* 2005.



Du même auteur chez Zulma

LIRE LOLITA À TÉHÉRAN

MÉMOIRES CAPTIVES

LIRE DANGEREUSEMENT

A Z A R N A F I S I

LA RÉPUBLIQUE
DE L'IMAGINATION

COMMENT LES LIVRES
FORGENT UNE NATION

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Hélène Dumas*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *La République de l'imagination*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
The Republic of Imagination
Nafisi, Azar

© 2014, Azar Nafisi.

Published by arrangement with Viking, an imprint of Penguin
Publishing Group, a division of Penguin Random House LLC.

© Zulma, 2025, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*À ma famille, Bijan, Negar et Dara Naderi.
Et à la mémoire de mon amie Farah Ebrahimi.*

*Que l'Amérique soit encore l'Amérique
Qu'elle soit le rêve qu'elle était autrefois
Qu'elle soit le pionnier dans la plaine
Cherchant un foyer où être lui-même libre,*

*...
Oh oui,
Je le dis franchement
L'Amérique n'a jamais été l'Amérique pour moi
Et pourtant j'en fais le serment –
L'Amérique sera !*

LANGSTON HUGHES
« Let America Be America Again »

INTRODUCTION

Il y a quelques années à Seattle, alors que je signalais un livre dans la merveilleuse librairie indépendante Elliott Bay, j'ai remarqué un jeune homme qui restait là à me regarder, debout près de la table. Quand la file d'attente a diminué, il s'est enfin décidé à me parler. Il était de passage à Seattle, où il venait voir un ami, et tenait à me dire qu'il avait vécu en Iran jusqu'à peu de temps auparavant. « Ce genre de conférence sur la littérature ne sert à rien, a-t-il poursuivi. Ces gens sont différents de nous – ils appartiennent à un autre monde. Ils se fichent des livres et de ce genre de choses. Ce n'est pas comme en Iran, où nous étions assez fous pour photocopier les centaines de pages de *Madame Bovary* et de *L'Adieu aux armes*. »

Sans me laisser le temps de réfléchir à une réponse, il a continué en me racontant sa première arrestation, tard un soir lors d'une de ces habituelles fouilles auxquelles la milice se livrait. Il avait été mis en garde à vue avec ses deux amis, plus à cause de leur insolence que des cassettes de contrebande découvertes dans leur voiture par les gardiens de la révolution. Ils avaient été relâchés sans explication au bout de quarante-huit heures, après avoir été fouettés et avoir payé une amende. Il est indéniable qu'un jour comme les autres dans la vie d'un jeune Iranien est très différent de ce que connaissent pour la plupart les jeunes Américains.

J'avais déjà souvent entendu de tels récits, pourtant je détectais quelque chose d'inhabituel chez ce garçon. Il parlait sur un ton détaché qui rendait ce qu'il disait d'autant plus poignant, comme si, en l'évoquant avec nonchalance, il espérait neutraliser cet événement. Il m'expliqua que pendant qu'on le fouettait, ce n'était pas seulement à cause de la douleur mais de l'humiliation qu'il avait eu par instants l'impression de quitter son corps et de devenir un fantôme qui se regardait, de loin, recevoir les coups. « C'était plus facile comme ça, en tant que fantôme, a-t-il ajouté.

— Je vois ce que vous voulez dire, lui ai-je répondu. C'était une bonne technique de survie.

— Ça l'est toujours », a-t-il dit avec un sourire entendu.

La file s'était de nouveau allongée, les gens attendaient, patients et polis, et j'ai fait une remarque idiote, à propos de l'Amérique, qui de toute façon était peut-être une terre de fantômes. Il n'a pas réagi. Il a préféré me tendre un Post-it, en expliquant : « Je n'ai pas de livre. C'est pour un ami. »

J'ai apposé ma signature sur le carré de papier orange et lui ai tendu ma carte. « Restons en contact », lui ai-je dit. Il a empoché le Post-it et la carte, et n'a bien sûr jamais redonné signe de vie. Pourtant, non seulement je ne l'ai pas oublié, mais ce jeune homme, avec ses mots et son sourire serein, revient vers moi en des lieux étranges et lors de rencontres apparemment sans rapport avec lui. S'il est resté près de moi, c'est en partie parce que j'ai alors eu l'impression, et je l'ai encore, que je le décevais – il attendait une réponse que je n'ai pas donnée. Lorsque j'ai compris qu'il allait continuer de me hanter, je lui ai donné un

nom : Ramin, en souvenir d'un autre jeune homme que j'avais connu en Iran et qui m'avait raconté une histoire similaire. Tous ces fantômes – comment assumer les responsabilités que nous avons vis-à-vis d'eux ?

Lorsque j'ai repensé à ce que Ramin m'avait dit, j'ai trouvé curieux qu'il ait laissé entendre non pas que les Américains ne comprenaient pas nos livres, mais les leurs. C'était comme s'il avait insinué que la littérature occidentale appartenait plus aux âmes assoiffées de la République islamique qu'aux habitants des terres qui leur avaient donné naissance. Comment cela pouvait-il être possible ? Et pourtant il est vrai que ceux qui bravent la censure, l'emprisonnement et la torture pour avoir accès aux livres, à la musique, aux films ou aux œuvres d'art tendent à considérer sous un jour totalement différent tout ce qui y participe.

« Ces gens, avait-il dit avec son sourire énigmatique, sont différents de nous. Ils se fichent des livres et de ce genre de choses. » De temps en temps, après une conférence, lors d'une signature ou devant un café avec un vieil ami, le sujet revenait sur le tapis, généralement sous forme de question : « Tu ne crois pas que si la littérature et les livres avaient tant d'importance en Iran, c'est parce que la répression y était si violente ? Et tu ne crois pas que dans une démocratie, le besoin qu'on en a est moins impérieux ? »

J'aurais tendance, maintenant comme alors, à répondre par la négative. La majorité des gens de ce pays qui hantent les librairies vont à des lectures et à des salons du livre, ou lisent simplement chez eux, ne sont pas des exilés traumatisés. Beaucoup n'ont jamais quitté la ville ou l'État où ils sont nés, mais

cela signifie-t-il qu'ils ne rêvent pas, qu'ils n'ont pas de craintes, qu'ils ne ressentent ni douleur ni angoisse ni désir d'une vie pleine de sens ? Les histoires ne sont pas que fuites dans le rêve ou instruments de pouvoir et de contrôle politique. Elles nous relient à notre passé, elles nous fournissent une vision critique du présent et nous permettent de ne pas concevoir nos vies uniquement comme elles sont, mais comme elles devraient être ou pourraient devenir. La connaissance imaginaire n'est pas une chose que l'on possède un jour pour la rejeter le lendemain. Elle est une façon de percevoir le monde et de s'y relier. Primo Levi a dit : « J'écris pour rejoindre la communauté humaine. » Lire est un acte privé, mais qui nous unit les uns aux autres d'un continent à l'autre et d'une époque à l'autre.

Cependant il y a peut-être une autre raison, plus personnelle, à mon désaccord avec Ramin : je ne peux pas imaginer me sentir chez moi dans un lieu qui serait indifférent à ce qui est devenu ma véritable patrie, une terre sans frontières ni restrictions, que j'appelle maintenant « la République de l'imagination ». J'y vois le « quelque part, de quelque façon » de Nabokov ou le jardin d'Alice, un monde parallèle au monde réel, dont les occupants n'ont besoin ni de passeport ni d'aucun autre papier. Il ne faut pour y entrer qu'un esprit ouvert, un désir avide de savoir et une ineffable envie d'échapper à la banalité.

Longtemps avant de m'établir en Amérique, j'ai habité ses récits, ses romans, sa poésie, sa musique et ses films. Mon premier voyage fictionnel dans ce pays se déroula alors que j'avais environ sept ans, quand, à Téhéran, ma préceptrice d'anglais me fit découvrir

Le Magicien d'Oz. Nous avions un manuel composé de textes simples mettant en scène un frère et une sœur, comme c'est souvent le cas. Ces deux enfants redoutablement propres et soignés avaient une particularité : quoi qu'il leur arrive, leur visage restait figé dans un sourire perpétuel. Je connaissais leurs prénoms (était-ce Jack et Jill ? Dick et Jane ?), leur nom (Smith ? Jones ? Partridge ?), je savais où ils vivaient, ce qu'ils faisaient chaque jour, où ils allaient à l'école. Aucun de ces détails fondamentaux ne m'est resté. Il n'y avait, dans leur monde, rien qui pût me donner envie de mieux connaître ce petit garçon et cette petite fille impeccablement nets. La seule chose dont je me souviens à propos de ce livre, la seule chose qui fût un peu intéressante, était sa couverture : sa texture rêche, leurs deux silhouettes en premier plan sur un fond vert foncé.

À la fin de chaque cours, ma préceptrice refermait le manuel, allait dans la cuisine et en ressortait avec un verre de *sharbat* à la cerise et un vieil exemplaire du *Magicien d'Oz*. Elle n'en lisait que quelques pages, me laissant sur ma faim, impatiente de la retrouver. Elle me racontait parfois des histoires qui en étaient tirées, ou m'en faisait lire un passage. J'étais fascinée par Dorothy, l'orpheline qui vivait au milieu d'un plat paysage gris quelque part au milieu de nulle part avec son oncle et sa tante, des gens austères, durs au travail, et n'avait que son chien, Toto, pour l'égayer un peu. Qu'allait-il lui arriver après qu'un cyclone l'avait emportée avec sa maison, où Toto était pris au piège lui aussi, et les avait déposés en un lieu magique que l'on appelait Oz ? Comme des millions d'enfants, je suivais avidement Dorothy et les amis qu'elle se faisait en chemin à la recherche du puissant magicien,

seul capable de donner un cerveau à l'épouvantail, un cœur au bûcheron en fer-blanc et du courage au lion, et de rendre possible le voyage qui ramènerait la petite fille chez elle.

Si j'avais été capable de formuler mes premières impressions des États-Unis, j'aurais peut-être dit qu'il existait en Amérique un lieu appelé Kansas, où les gens pouvaient découvrir une terre enchantée au cœur d'un cyclone. Parce que c'était la première fois que j'entendais ce mot, je peux en toute honnêteté dire que *Le Magicien d'Oz* m'a appris ce qu'est un cyclone au sens propre comme au sens figuré. Au Kansas et à Omaha s'ajoutèrent bientôt un fleuve appelé Mississippi et beaucoup d'autres villes, cours d'eau, forêts, lacs et êtres humains – l'impeccable banlieue résidentielle d'*Alice détective*, les villes de l'Ouest de *La Petite Maison dans la prairie* et les plantations bouleversées d'*Autant en emporte le vent*, la ferme du Kentucky de *La Case de l'oncle Tom* et les rues du Sud poussiéreuses et suffocantes de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, où la justice était tout aussi mise à mal qu'elle le serait bientôt à Téhéran. Viendraient ensuite le Mississippi de Faulkner, le Saint Paul de Fitzgerald, le New York d'Edith Wharton puis ceux, très différents, de Richard Wright et Ralph Ellison, le Los Angeles de Raymond Chandler et les villes du Sud de Flannery O'Connor, Eudora Welty et Carson McCullers. Même aujourd'hui, il me semble avoir encore à y découvrir de nombreux autres lieux, réels et fictionnels. Peut-être était-ce la raison fondamentale de mon désaccord avec Ramin : l'Amérique, pour moi, ne peut pas être séparée de sa fiction.

Jeunes, mes parents n'étaient pas riches, mais s'il y a une chose qu'ils n'ont jamais de leur vie hésité à

nous offrir, à mon frère et moi, c'est bien les livres. Ils confiaient à leurs amis qui partaient en voyage de longues listes de titres introuvables à Téhéran. Quand j'ai grandi et voulu avoir ce que mes amis avaient, mon père me répétait encore et encore et de toutes les manières possibles de ne pas attacher aux objets une telle importance. Les biens que l'on possède, disait-il, ne sont pas fiables – plus faciles à perdre qu'à obtenir. On ne doit accorder de valeur qu'à ce que l'on porte en soi jusqu'au jour où l'on meurt.

Tom et Jerry est l'un des premiers livres que mon père a apportés à la maison pour que je le lise en anglais. Je me souviens encore du jour où il m'offrit *Le Petit Prince* et *Le Petit Monde de Charlotte*, où j'ai appris que quelque chose d'aussi fragile et anodin qu'une toile d'araignée pouvait cacher un univers entier. La première fois que j'ai lu *Les Aventures de Tom Sawyer*, j'ai été intriguée par le charme attirant de ce jeune garçon, sans vraiment l'aimer – peut-être avait-il trop de tours dans son sac. Avec le temps, les livres et le monde imaginaire qu'ils ouvraient allaient devenir cette richesse que mon père m'avait souhaité de garder où que j'aille.

Le jeudi soir, il m'emmenait au cinéma dans le quartier festif de la ville, et j'attendais toute la semaine impatientement ce moment d'intimité partagée. Nous marchions main dans la main le long de l'avenue Naderi qui, avec ses boutiques où s'entassaient en désordre fruits secs, épices, café, *pirojki* et glaces, était en elle-même un véritable décor impressionniste. Nous allions voir des films iraniens, mais aussi ceux d'Ismail Yasin, Fernandel, Norman Wisdom ou Vittorio De Sica, ainsi que les drames romantiques des superstars indiennes Raj Kapoor et

Nardis. Et, bien sûr, des films américains : *Spartacus* et *Ivanhoé*, *Mogambo*, Laurel et Hardy, *South Pacific*, et un de mes préférés, *Hans Christian Andersen et la danseuse*, avec Danny Kaye. Je ne savais que penser de ces comédies musicales où les personnages se mettaient soudain à chanter et tournoyer au milieu d'un repas ou en marchant dans la rue, comme poussés par un génie malicieux, et se calmaient une minute plus tard pour se remettre à manger, parler ou s'embrasser. Depuis, ma vision de l'Amérique est celle d'une terre de danses et de chants. Très jeune, je me suis fait d'elle une idée à laquelle je croyais tout en sachant que la réalité, comme toujours, n'y correspondrait pas vraiment, et serait décevante.

Pour ses enfants, mon père a traduit et illustré lui-même les *Fables* de La Fontaine, et écrit des versions simplifiées des œuvres des poètes persans classiques, Ferdowsi et Nezami. Plus que toute autre chose, lorsque je pense à lui voici ce dont je me souviens : il partageait son temps et son plaisir avec moi, comme si nous avions été égaux, compagnons, conspirateurs. Il n'y avait pas de leçon de morale à en tirer ; c'était un acte d'amour, mais aussi de respect et de confiance.

Onze ans ont maintenant passé depuis que j'ai rencontré Ramin dans la librairie de Seattle, et j'ai parcouru depuis des milliers de kilomètres à travers trente-deux États, ne parlant pratiquement que du sujet que nous avons abordé ce jour-là. Et en un certain sens, c'est lui qui avait raison. Entre ma première tournée de signatures, en 2003, et la suivante, en 2009, bien des endroits où j'étais passée s'étaient transformés de façon drastique, ou avaient disparu, comme Cody's à Berkeley, sept bibliothèques de

quartier à Philadelphie, douze des quatorze librairies d'Harvard Square, Harry W. Schwartz dans le Milwaukee, et, dans la ville où j'habite, Washington, Olson's et Chapters. Cela a commencé avec les librairies indépendantes, puis ce fut le tour des chaînes : le Borders (j'ai écrit *Lire Lolita à Téhéran* dans celui de L Street, à côté de la 18^e, devenu depuis une succursale Nordstrom Rack) et, plus récemment, le Barnes & Noble de Georgetown, remplacé par une caverne Nike – et ce n'est pas fini.

Il n'y a pas que les librairies et les bibliothèques qui disparaissent, mais les musées, les théâtres, les centres de spectacles, les écoles d'art et de musique – tous ces endroits où je me sentais chez moi ont rejoint la liste des espèces en voie d'extinction. Le *San Francisco Chronicle*, le *Los Angeles Times*, le *Boston Globe* et le *Washington Post* ne publient plus de supplément littéraire, ils laissent les livres sur la touche, orphelins abandonnés, cousins pauvres de la télévision et du cinéma. Signe des temps, le site Internet Bloomberg News a récemment transféré ses critiques littéraires dans la section des produits de luxe, avec les yachts, les clubs de sport et le vin, comme pour montrer que les livres ne sont qu'un petit plaisir pour richissimes désœuvrés. Pourtant s'il y a une chose qui ne doit être refusée à personne, riche ou pauvre, c'est bien la possibilité de rêver.

Longtemps avant ce dimanche matin glacial et ensoleillé de décembre 2008 où j'ai prêté serment dans un bureau des services de l'immigration de Fairfax, en Virginie, et suis définitivement devenue citoyenne américaine, je m'étais souvent demandé : Qu'est-ce qui fait qu'un pays, jusque-là simple lieu de vie ou refuge, est désormais le vôtre ? À quel moment

« eux » deviennent-ils « nous » ? Lorsque vous choisissez d'appeler un endroit « chez moi », vous ne le traitez plus avec la curiosité épisodique d'un invité ou d'un visiteur. Vous êtes concerné par le bien et le mal. Ses défauts ne sont plus d'anodins sujets de conversation. Vous vous interrogez : Pourquoi les choses sont-elles ainsi et pas autrement ? Vous voulez l'améliorer, le changer, faire connaître vos récriminations. Et j'avais alors déjà suffisamment protesté pour savoir qu'il était temps de devenir citoyenne américaine.

Lorsque les Pères fondateurs ont conçu cette nouvelle nation, ils avaient conscience que l'éducation de ses citoyens était indispensable à la santé de leur entreprise démocratique. Le savoir n'était pas qu'un luxe ; il était essentiel. À cette époque, ceux qui travaillaient pour vivre n'étaient pas considérés comme compétents en matière de carrière publique, et quiconque aspirait à joindre la classe dirigeante de la nouvelle république se devait d'avoir une culture humaniste. Avec les années, la politique est devenue une aventure plus conflictuelle, et une nouvelle classe gouvernante est née, qui n'avait pas de temps à perdre avec des gentlemen-farmers lisant pour leur plaisir Cicéron ou Tacite. Bien entendu, les Pères fondateurs espéraient qu'un jour tous les Américains, quels que soient leurs revenus ou leur position, auraient la possibilité de lire Cicéron ou Tacite. Leur nouvelle démocratie n'avait pas pour seul but le vote, mais l'accessibilité de tous à ce qui avait jusque-là été réservé à quelques-uns. Musées, bibliothèques et écoles furent construits afin de servir cet idéal. Jefferson, qui passa sa vie à collectionner les livres, et en légua beaucoup à la Bibliothèque du Congrès, se vantait de ce que

l'Amérique était le seul pays dont les fermiers lisaient Homère. « Un Américain de souche qui ne sait pas lire ou écrire, disait John Adams, est un phénomène aussi rare... qu'une comète ou un tremblement de terre. »

Je me suis souvent demandé s'il y avait une corrélation entre le manque de respect croissant pour les idées et l'imagination et l'écart qui se creuse en Amérique entre les riches et les pauvres, écart reflété non seulement par le gouffre qui sépare les salaires des dirigeants d'entreprise et leurs employés, mais aussi par le coût élevé de l'éducation, l'incroyable fossé entre les écoles publiques et privées, qui rend d'autant plus hypocrites et mensongers les beaux discours de nos politiciens – dont la plupart mettent leurs enfants dans le privé, comme ils profitent des avantages et à-côtés offerts par leur travail au service du peuple. Ceux qui peuvent payer des frais de scolarité dans le privé n'ont pas à s'inquiéter, leurs enfants auront accès à l'art, à la musique et la littérature : ils sont, pour l'instant, plus à l'abri que les autres de la doctrine de l'efficacité qui a radicalement transformé les programmes de l'école publique.

Les jeunes Américains, nous dit-on, prennent du retard en lettres et en mathématiques : évaluation après évaluation, ils se classent loin derrière la plupart des Européens (au niveau des Lituaniens), et, plutôt que d'éveiller leur curiosité, on n'a rien trouvé de mieux face à cette situation que de les évaluer encore et encore – une méthode aride et cassante qui produit des résultats pour le moins peu brillants. Cela s'accompagne d'une diminution des ressources allouées aux matières « molles » qui n'entrent pas dans ces évaluations. Les professeurs de musique sont ren-

voyés ou non remplacés ; les cours d'arts plastiques disparaissent discrètement des programmes ; l'histoire est présentée de façon simpliste et moralisatrice, sans espoir que les faits soient d'une manière générale appris ou retenus ; et au lieu de lire des nouvelles, des poèmes ou des romans, les élèves sont invités à se plonger dans des horaires de train ou des rapports de l'Agence pour la protection de l'environnement dont le jargon endormirait l'écologiste le plus convaincu.

La crise qui frappe l'Amérique n'est pas seulement économique ou politique ; quelque chose de plus profond ravage le pays, une attitude mercenaire et utilitariste faisant preuve de peu d'intérêt pour le véritable bien-être des gens congédie l'imagination et la pensée, qualifie d'insignifiante la passion du savoir. Les gesticulations forcenées auxquelles on assiste dans les médias et de la part des politiciens entretiennent une ambiance de match de boxe tandis que nous, les citoyens, devenons des spectateurs dont les émotions et les sensations doivent être maintenues à un niveau élevé, comme par une montée d'adrénaline qui fait de nous des spectateurs passifs, accros au jeu.

Lors d'une récente interview, Mark Zuckerberg a déclaré, avec les meilleures intentions du monde, que l'on devrait traiter les scientifiques comme des célébrités – après tout, Einstein l'avait été de son vivant. Mais qu'est-ce que le mot « célébrité » peut bien vouloir dire ? Nous imaginons Einstein, les yeux tournés vers l'intérieur et non vers l'objectif, magnifique génie distrait aux cheveux ébouriffés et chaussé de sandales. Pourtant Einstein était un homme clair, précis et cultivé, amateur de musique classique, et c'est lui qui a dit : « Je suis suffisamment artiste pour me servir librement de mon imagination. L'imagina-

tion est plus importante que le savoir. Le savoir est limité. L'imagination englobe le monde. »

À la vérité, les scientifiques n'ont pas besoin de devenir des célébrités. Ils ont besoin d'être respectés et soutenus dans des aventures qui peuvent ne pas rapporter d'argent mais se révéler importantes en ce qui concerne le savoir, et donc l'humanité. La première chose à faire pour les scientifiques et les artistes serait de ne pas les opposer les uns aux autres, de se rappeler le grand écrivain et entomologiste que fut Nabokov disant à ses étudiants qu'ils avaient à la fois besoin « de la passion du savant et de la patience du poète ».

Je m'oppose à l'idée selon laquelle la passion et l'imagination seraient superflues, les humanités improductives et sans intérêt du point de vue pragmatique et pratique, ce qui devrait les maintenir dans une position subalterne par rapport aux champs plus « utiles ». Le savoir imaginaire est en fait très pragmatique : il nous aide à façonner notre attitude envers le monde, à y trouver notre place, et il influence notre aptitude à prendre des décisions. Politiciens, enseignants, hommes d'affaires, nous sommes tous affectés par l'inspiration qu'il nous procure, ou son absence. S'il est vrai que, dans une démocratie, l'imagination et les idées sont secondaires, un luxe parmi d'autres, quelle raison a-t-on de vivre dans une telle société ? Qu'est-ce qui fait de ses citoyens des gens loyaux et concernés par le bien de leur pays et pas uniquement leurs poursuites égoïstes ? Je soutiens que la connaissance imaginative est, d'un point de vue pratique, indispensable au développement d'une société démocratique, à sa vision d'elle-même et de son avenir, ainsi qu'à la sauvegarde de l'idéal qui l'a fondée. À un moment donné, cette question m'a obsédée, et j'ai

commencé à penser qu'il devait y avoir un rapport entre la disparition des aspects idéalistes ou moraux du rêve américain et son versant matériel. Je me suis mise à collectionner les données statistiques et les articles sur les humanités, en même temps que sur l'enseignement, la santé, la mobilité sociale et autres composantes concrètes de ce rêve. S'ajoutant aux œuvres de poésie et de fiction, aux biographies et aux livres d'histoire, des articles découpés dans les journaux et les magazines ou imprimés à partir d'Internet ont petit à petit envahi mon bureau, puis le reste de la maison. Je lisais des blogs sur l'éducation et des livres traitant d'Internet ou d'économie, et, au grand étonnement de mes amis, citais Joseph Stiglitz et Jaron Lanier. Je recopiais dans mes carnets des déclarations de politiciens et d'experts. Mon mari se plaignait régulièrement des innombrables émissions que j'enregistrais – PBS, *60 Minutes*, Jon Stewart, Stephen Colbert –, lui laissant peu de place pour ses matchs de foot. Des mots auxquels je n'avais jamais fait attention revenaient maintenant fréquemment dans mes notes, ainsi que des expressions comme « inégalité de revenus » et « ascension sociale ». Suivant la mode de l'époque où j'étais étudiante, j'ai collé quelques phrases sur un morceau de papier et écrit en dessous, à l'encre rouge : « Le rêve américain ? » Plus tard, j'ai ajouté : « La façon dont nous considérons la fiction reflète celle dont nous nous définissons en tant que nation. Les œuvres d'imagination sont les canaris des mines de charbon, c'est à leur aune qu'on évalue la santé de toute une société. »

Et je n'étais pourtant pas sans savoir que l'actuel état des choses provenait en partie de ce que beaucoup de nos rêves avaient été réalisés. L'Amérique est bien

plus ouverte maintenant qu'il y a ne serait-ce que quarante ans, quand j'étais étudiante à l'université de l'Oklahoma. La technologie a dégagé de nombreuses perspectives ; elle nous a connectés au reste du monde de façons inimaginables et a créé des possibilités d'enseignement et de savoir d'une vaste ampleur. En Iran, elle a permis aux étudiants et aux gens de tous les âges qui s'opposent aux dirigeants théocratiques et à leur oppression de trouver une voix qui ne peut pas être étouffée, de former une communauté qui partage les mêmes idéaux et les mêmes passions.

La crise actuelle est à certains égards le résultat d'une contradiction inhérente au fondement de la démocratie américaine et que Tocqueville a remarquablement anticipée. Le désir de nouveauté et le rejet absolu de liens et de traditions conduisent à de grandes innovations – condition nécessaire à l'égalité et l'opulence – mais aussi à l'esprit de conformité et à l'autosatisfaction, à un matérialisme qui invite tant au retrait complet des sphères civiques et publiques qu'au dédain envers la pensée et la réflexion. En cette époque de transition, poser de nouvelles questions, définir ce que nous voulons être et pas seulement ce que nous sommes, n'en devient que plus urgent.